

# POURQUOI NOTRE PRODUCTION MOYENNE EST-ELLE PLUS BASSE QUE CELLE DES AUTRES PROVINCES ?

---

**CONFÉRENCIÈRE**  
Chantal Paul

**COLLABORATEURS**  
Jean Bigué  
Alain Bourbeau  
Bertrand Farmer  
Raymond Levallois



L'industrie laitière québécoise s'inquiète. Notre production moyenne de lait par vache est la plus basse au Canada. Cette situation est d'autant plus préoccupante que la production du Québec augmente moins vite que celle des autres provinces, ce qui fait que plus les années passent, plus nous tirons de l'arrière. Tout en reconnaissant que le lait par vache n'est pas le critère unique pour juger de l'efficacité ou de la rentabilité d'une ferme, il demeure pertinent de tenter de comprendre pourquoi ce critère évolue différemment au Québec qu'ailleurs au Canada.

Doit-on blâmer la génétique, le système de contingentement, notre mode de gestion, notre culture ? Voilà quelques questions auxquelles tentera de répondre cette conférence.

## COMPARER DES ORANGES AVEC...

En entreprenant leur mandat, les auteurs ont d'abord dû admettre qu'il était bien difficile de comparer des données de production d'une province à l'autre. Chacune semble avoir sa propre définition d'une vache laitière. Quand il s'agit d'établir un nombre de vaches, certaines organisations comptent les femelles qui ont commencé à donner du lait, d'autres comptent les femelles de 24 mois et plus. Ce qui fait que la base de ce texte de conférence, la production annuelle par vache, devient un casse-tête. Pour pouvoir comparer des oranges avec des oranges, les auteurs ont dû se rabattre sur les données provenant des organismes de contrôle laitier et sur celles des évaluations génétiques. Ces deux banques de données présentent assez d'uniformité d'une province à l'autre pour qu'on puisse faire des comparaisons. Il faut noter que les données provenant des évaluations génétiques présentées dans ce texte ne comprennent que les vaches de race Holstein.

Les auteurs ont aussi dû admettre que beaucoup des données nécessaires n'étaient tout simplement pas disponibles parce qu'elles n'avaient jamais été recueillies dans les fermes laitières, ni compilées. Face à cet obstacle de taille, les auteurs ont dû, dans un premier temps, se résigner à observer et commenter des tendances.

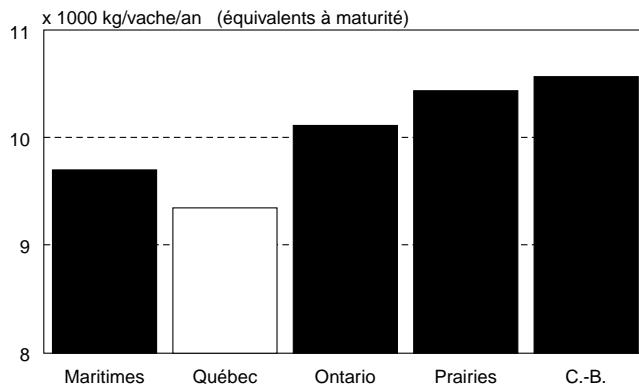
## NOS RENDEMENTS SONT-ILS VRAIMENT PLUS BAS ?

Il existe toutefois suffisamment de données pour dresser un portrait rapide de la situation. Aujourd'hui (juin 1998), si on se base sur la population de vaches en

première lactation sous évaluation génétique<sup>1</sup>, le Québec affiche la pire moyenne de production de lait par vache au Canada (figure 1). La situation est la même si on utilise les données du contrôle laitier officiel de 1997 (figure 2). Les Maritimes<sup>2</sup> ont une moyenne légèrement supérieure à la nôtre et l'Ontario produit entre 3 et 8 % de plus de lait par vache que le Québec. Pour les Prairies, ce pourcentage se situe entre 6 et 12 % et la Colombie-Britannique a les meilleurs rendements, avec de 9 à 13 % de plus que le Québec.

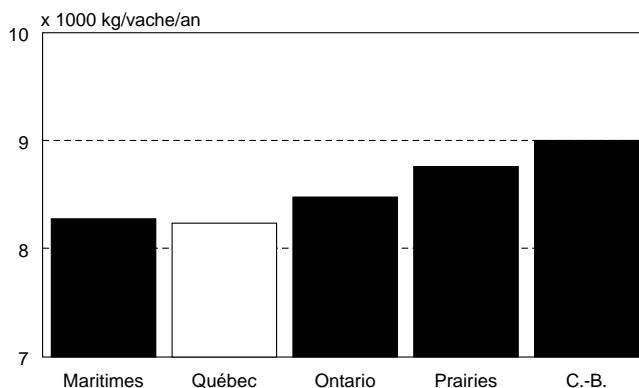
Les données du contrôle laitier officiel (figure 2) ne sont vraiment pas flatteuses pour le Québec. En effet, elles représentent un faible pourcentage de nos troupeaux, et fort probablement les meilleurs. Dans les autres provinces, le contrôle officiel englobe une plus grande proportion du total des troupeaux.

**Figure 1. Production de lait - Vaches nées en 1995 - Premières lactations**



Source : Réseau laitier canadien

**Figure 2. Production de lait 1997 - Officiel - Toutes races**



Source : Conseil canadien du contrôle laitier

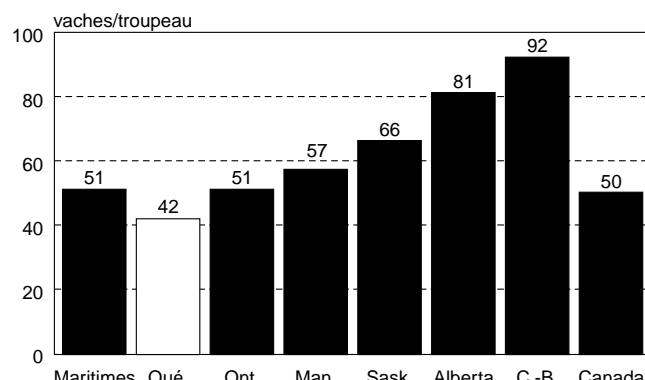
1. Cette population de vaches comprend, depuis 1986, des vaches sous contrôle laitier régulier, mais admissibles aux évaluations génétiques en plus de celles inscrites au contrôle officiel. Avant cette date, elle ne comprenait que ces dernières.

2. Les données des Maritimes ne comprennent pas celles de Terre-Neuve.

## « ON EST NÉS POUR UN P'TIT TROUPEAU »

Le Québec a aussi les plus petits troupeaux (figure 3). Avec une moyenne de 42 vaches par troupeau, le Québec est loin derrière les provinces de l'Ouest. On imagine tout de suite que sa structure de production doit être très différente de celle de la Colombie-Britannique, par exemple, avec ses 92 vaches par troupeau en moyenne. On peut supposer que de telles fermes ont un degré d'automatisation beaucoup plus élevé que les nôtres, notamment pour la traite et l'alimentation. Si le Québec voulait atteindre une moyenne égale à celle de la Colombie-Britannique en gardant le même nombre de vaches, il devrait se débarrasser de plus de la moitié de ses fermes laitières. On voit, dans la figure 3, que puisque l'Ontario et le Québec affichent le plus grand nombre de troupeaux, ces deux provinces influencent beaucoup la moyenne canadienne, qui se situe à 50.

**Figure 3. Taille des troupeaux au contrôle laitier 1997**



Source : Ontario Dairy Herd Improvement Corporation (ODHI)

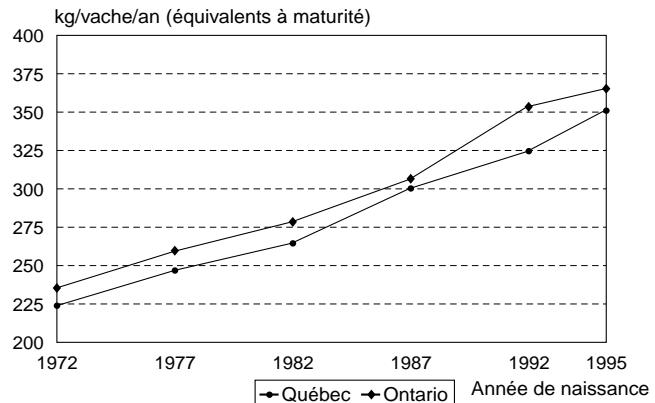
## NOUS AVONS DÉJÀ FAIT MIEUX

Le Québec a-t-il toujours été au dernier rang au chapitre du lait par vache ? En fait, le rendement québécois a déjà été en meilleure position, même si, depuis 1970, nos troupeaux ne font pas figure de champions. Il ne s'agit donc pas d'un fait nouveau. À titre d'exemple, mentionnons que l'Ontario a augmenté sa production moyenne de lait par vache de 1 800 kilogrammes dans les dix dernières années alors que le Québec n'a connu qu'une hausse de 850 kg (troupeaux Holstein à l'officiel). Selon les données du Réseau laitier canadien, il est arrivé que le Québec dépasse l'Ontario (de 1984 à 1987), la Nouvelle-Écosse (de 1982 à 1990) et le Nouveau-Brunswick (de 1982 à 1988). Nous dépassons encore l'Île-du-Prince-Édouard, mais elle nous rattrape. Notre production moyenne n'a pas dépassé

celle des provinces de l'Ouest depuis les années 1970. La production laitière du Québec a connu un modeste âge d'or dans les années 1980, mais s'est fait dépasser depuis, parfois largement.

Nous n'avons parlé jusqu'à maintenant que de volume de lait. Certaines personnes diront que ce n'est pas le volume de liquide produit qui compte, mais les composants qu'il contient. Comparons donc notre production de protéines et de gras avec celle de l'Ontario, une province qui nous ressemble beaucoup en termes d'importance et de structure de production. Depuis 1972, la production de gras du Québec a été constamment sous celle de l'Ontario, d'environ 10 kg par vache et par année (figure 4). En 1992, par contre, cette différence est de 30 kg en faveur de l'Ontario. La teneur en gras, par contre, a suivi une autre tendance. Le lait ontarien était beaucoup plus riche en gras que le lait québécois autour de 1985 (figure 5), puis le rapport s'est inversé. Chez les plus jeunes vaches, ce sont les québécoises qui ont un taux de gras plus élevé que les ontariennes. Les vaches nées depuis 1991 produisent un lait moins gras en Ontario qu'ici, mais la production ontarienne totale de gras en kilogrammes par vache et par année reste supérieure à la nôtre.

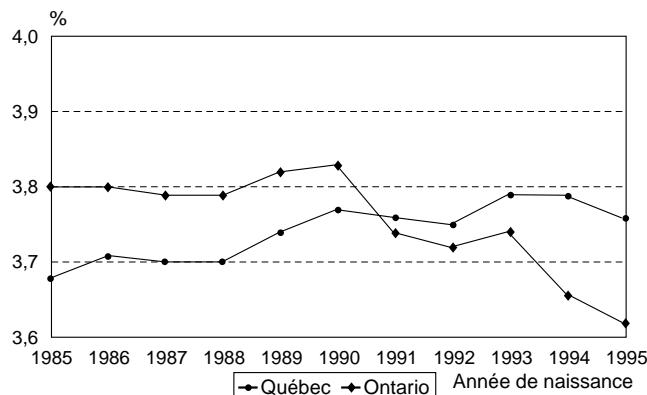
**Figure 4. Évolution de la production de gras - Premières lactations**



Source : Réseau laitier canadien

Cela peut peut-être s'expliquer par les pressions différentes exercées par les systèmes de contingentement et par la structure des marchés des deux provinces. En 1985, l'Ontario distribue les quotas de production pour le lait de consommation et de transformation sur une base de volume et accorde une prime pour le lait qui dépasse 3,6 % de matières grasses. La même année, au Québec, les producteurs font surtout du lait de transformation (75 % de leur production) et celui-ci est contingenté sur une base de kilogrammes de matières grasses. La plupart des producteurs québécois avaient donc intérêt à produire un lait plus faible en matières grasses que leurs voisins, ce qu'ils ont fait. En 1990, l'Ontario commence à contingentier le lait de transformation sur une base de kilo-

**Figure 5. Évolution de la teneur en gras des vaches ayant des indices génétiques**

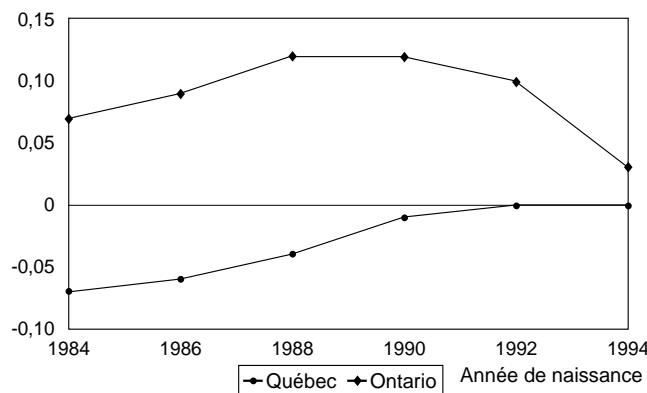


Source : Réseau laitier canadien

grammes de matières grasses. Malgré que ce lait ne représentait que 53 % de leur marché, les producteurs ontariens ont reçu, dès le début des années 1990, des signaux les incitant à produire un lait moins gras et ils semblent y avoir obéi. Les vaches nées depuis 1991 produisent un lait moins gras (figure 5).

La génétique a-t-elle suivi les pressions du marché ? Si on regarde l'évolution des tendances génétiques pour le gras depuis 1984 (figure 6), on s'aperçoit que les producteurs ontariens se sont mis à choisir des taureaux susceptibles de réduire le pourcentage de gras et que les résultats de ces efforts ont commencé à apparaître chez les génisses nées en 1991. La tendance génétique en Ontario pour la teneur en gras se rapproche maintenant de 0. Au Québec, on voit que le potentiel génétique pour le gras n'a pas augmenté, mais qu'il a cessé de diminuer en 1992.

**Figure 6. Évolution de la tendance génétique pour le % de gras - Vaches ayant des indices génétiques**

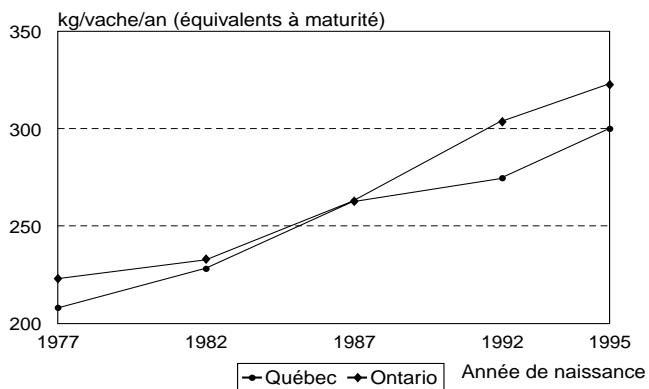


Source : Réseau laitier canadien

La génétique n'explique donc pas toutes les variations des courbes de la figure 5. En effet, l'augmentation du pourcentage de gras au Québec ne peut s'expliquer

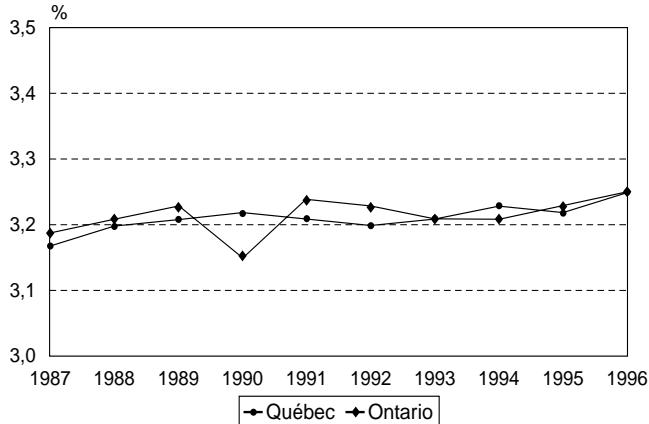
par l'évolution du potentiel génétique durant cette période (1985-1995) puisque ce dernier n'a pas augmenté. Des changements dans la nutrition des bovins laitiers sont donc à soupçonner. Les producteurs ont été encouragés à produire plus de lait fourrager et, en général, plus on favorise les fourrages dans la diète, plus on augmente la teneur en gras du lait. On peut aussi supposer que l'alimentation ait joué un rôle dans la baisse du pourcentage de gras durant la même période en Ontario.

**Figure 7. Évolution de la production de protéines - Premières lactations**



Source : Réseau laitier canadien

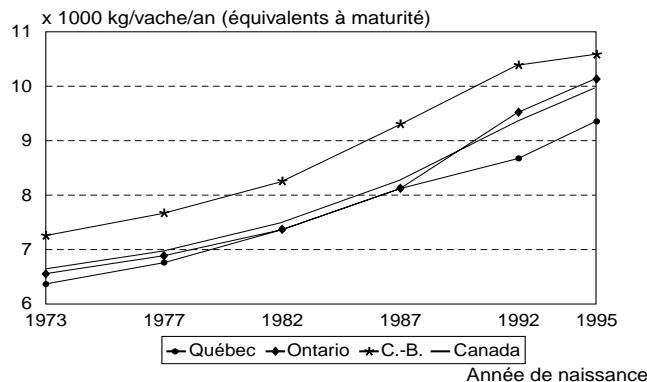
**Figure 8. Évolution de la teneur en protéines des vaches Holstein à l'officiel**



Source : Direction générale des services à l'industrie et aux marchés, Agriculture et Agroalimentaire Canada (DGSIM, AAC)

Examinons maintenant la production de protéines depuis 1977, au Québec et en Ontario. Lors des premières lactations de la génération 1988, le Québec se fait dépasser par son voisin (figure 7). Comme la teneur en protéines diffère peu d'une province à l'autre (figure 8), on doit mettre cet écart de production de kilogrammes de protéines sur le compte d'un écart entre les volumes de lait produits au Québec et ceux produits en Ontario. C'est en effet dès 1988 que les courbes d'évolution de la production du Québec et de l'Ontario prennent des pentes différentes (figure 9).

**Figure 9. Évolution de la production de lait - Premières lactations**



Source : Réseau laitier canadien

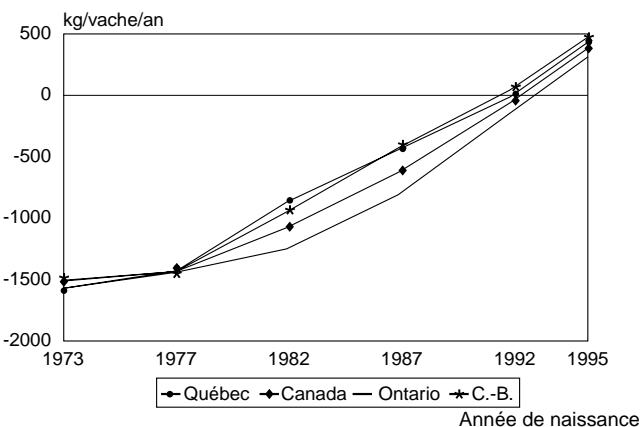
Dans cette même figure, on voit clairement qu'alors que le Canada dans son ensemble, la Colombie-Britannique et l'Ontario ont à peu près tous suivi la même courbe ascendante, le Québec a ralenti sa croissance lorsque les génisses nées en 1988 ont commencé leur production, soit vers 1990. Pour résumer, on constate que, bien que les vaches du Québec aient des taux de gras et de protéines qui sont parfois supérieurs à ceux des vaches des autres provinces, elles produisent moins de lait, moins de gras et moins de protéines que les troupeaux du reste du Canada (tableau 1).

## PEUT-ON BLÂMER LA GÉNÉTIQUE ?

Il est temps de se demander pourquoi nous en sommes arrivés à une telle situation. Si nous pouvions blâmer la génétique, ce serait un baume sur notre orgueil blessé, mais nous ferions fausse route. En effet, depuis les années 1970, le potentiel génétique des troupeaux du Québec est supérieur à celui des troupeaux des autres provinces pour le volume de lait et

pour la production de gras et de protéines. Si on compare notre potentiel à celui du Canada dans son ensemble (figure 10), on remarque que la supériorité du Québec dans le domaine de la génétique est moins prononcée de nos jours que dans les années 1980. Par rapport à l'Ontario, l'écart s'est aussi réduit. Comparé à la Colombie-Britannique, l'écart était moins grand et elle nous a maintenant dépassés, mais pas de beaucoup. On voit que nos vaches sont génétiquement capables de produire autant de lait que celles des autres provinces. La génétique n'excuse donc rien.

**Figure 10. Évolution du potentiel génétique pour le volume de lait - Premières lactations**



Source : Réseau laitier canadien

## ALORS COMMENT EN EST-ON ARRIVÉ LÀ ?

Si on ne peut pas expliquer nos « performances » par un facteur génétique, nous devons regarder du côté des facteurs humains ou technologiques ou encore du côté des marchés. Il est fort probable que les raisons qui expliquent nos bas rendements forment un heu-

**Tableau 1. Résultats des premières lactations des vaches sous évaluation génétique nées en 1995 - équivalents à maturité**

Région	Lait (kg)	Gras (kg)	Gras (%)	Protéines (kg)	Protéines (%)
Maritimes	9 686	351,9	3,63	307,3	3,17
<b>Québec</b>	<b>9 340</b>	<b>351,5</b>	<b>3,76</b>	<b>299,9</b>	<b>3,21</b>
Ontario	10 098	365,7	3,62	322,4	3,19
Prairies	10 422	368,6	3,54	336,2	3,23
C.-Britannique	10 562	372,2	3,52	337,3	3,19

Source : Réseau laitier canadien

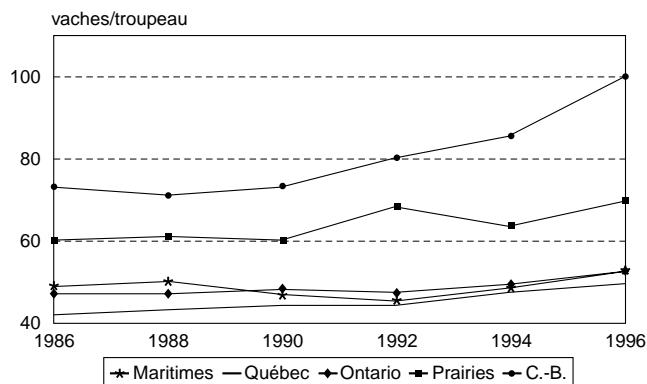
reux mélange de ces trois types de facteurs, car ils sont intimement liés. C'est ici que le manque de données se fait cruellement sentir et que les auteurs doivent se contenter d'observer certaines tendances et de proposer des pistes de réflexion.

Voyons quels sont les changements survenus en production laitière dans les différentes provinces au cours des 20 dernières années et qui ont pu contribuer à la situation décrite plus haut. Partout au Canada, le nombre de fermes et de vaches a diminué. Il y a des régions où ces changements ont cogné plus fort qu'ailleurs (tableau 2). Le Québec a été relativement épargné, bien qu'il ait perdu le tiers de ses fermes, ce qui suggère bien sûr une restructuration majeure de l'industrie.

On peut supposer que partout au Canada, ce sont surtout les fermes les moins efficaces qui ont fermé leurs portes. Dans les Prairies, plus de la moitié des fermes laitières ont disparu (jusqu'à 73 % en Saskatchewan). Celles qui restent sont plus grosses et présentent des rendements plus élevés. Il va de soi que lorsqu'on élimine les moins performants dans un groupe, on fait monter la moyenne.

Durant la même période, la taille moyenne des troupeaux a augmenté dans tout le pays. Les données présentées au tableau 2 ne permettent pas d'assumer que cette progression s'est faite plus rapidement dans les autres provinces qu'au Québec. Cependant, selon d'autres données citées par le Conseil canadien du contrôle laitier (figure 11), à partir d'environ 1990, la taille des troupeaux inscrits au contrôle laitier officiel a augmenté plus rapidement dans les provinces de l'Ouest que dans l'Est. On peut supposer que le même phénomène s'est produit dans tous les troupeaux (inscrits et non inscrits).

**Figure 11. Évolution de la taille des troupeaux inscrits au contrôle laitier officiel**



Source : Conseil canadien du contrôle laitier

## INFLUENCE DES MARCHÉS

Il est très difficile d'élucider le rôle des marchés dans la progression plus lente des rendements laitiers québécois. L'examen des systèmes de contingentement et surtout de la structure des marchés que les producteurs des différentes provinces doivent desservir fournit des réflexions intéressantes. On parle de réflexions puisqu'on ne peut pas établir hors de tout doute des liens de cause à effet entre les pressions du marché et une plus faible production de lait par vache au Québec.

Au Canada, chaque province est responsable d'approvisionner à 100 % son marché du lait de consommation. À cette production, vient s'ajouter une part du marché canadien du lait de transformation. Le Québec approvisionne 47 % de ce marché. Le marché des

**Tableau 2. Certains changements dans les structures de production laitière entre 1986 et 1996**

Région	Diminution du nombre de vaches laitières (%) <sup>*</sup>	Diminution du nombre de fermes (%) <sup>**</sup>	Augmentation de la taille des troupeaux (%) <sup>***</sup>
Maritimes	18	44	13
<b>Québec</b>	<b>17</b>	<b>36</b>	<b>16</b>
Ontario	16	35	11
Prairies	24	67	14
C.-Britannique	6	19	37
Canada	17	42	15

\* Source : Statistique Canada

\*\* Source : Commission canadienne du lait

\*\*\* Troupeaux à l'officiel. Source : Conseil canadien du contrôle laitier

**Tableau 3. Structure type des marchés des principales provinces laitières<sup>3</sup>**

Provinces	Proportion du marché en lait de consommation (%)	Proportion du marché en lait de transformation (%)
N.-Brunswick	58	42
N.-Écosse	68	32
Î.-du-Prince-Édouard	17	83
<b>Québec</b>	<b>27</b>	<b>73</b>
Ontario	48	52
Manitoba	45	55
Saskatchewan	47	53
Alberta	55	45
C.-Britannique	65	35
Canada	42	58

Source : Comité canadien de gestion des approvisionnements laitiers (CCGAL)

producteurs québécois est donc très majoritairement constitué de lait de transformation, où l'unité de contingentement est depuis longtemps le kilogramme de matières grasses (tableau 3).

Avant 1991-1992, au Québec, l'unité de contingentement du lait de consommation était le volume. C'était le cas aussi dans les autres provinces canadiennes. Dans ce contexte, un producteur qui détenait un quota majoritairement basé sur le volume ne voyait pas son contingentement diminuer plus vite s'il produisait plus de gras dans son lait. Si en plus on lui payait un différentiel pour la matière grasse, il avait intérêt à ce qu'il y ait plus de gras dans son lait.

C'est différent pour un producteur qui produit majoritairement du lait de transformation. Ce producteur verra le volume livrable diminuer plus vite à mesure qu'il augmente la teneur en gras du lait de son troupeau. Même s'il jouit lui aussi d'un différentiel de prix sur la matière grasse, son avantage à produire du gras est beaucoup plus faible si on considère le volume en moins qu'il pourra livrer. Pour qu'il y ait avantage, il faut que le volume en moins à livrer soit accompagné de réductions de charges assez significatives, ce qui est loin d'être évident.

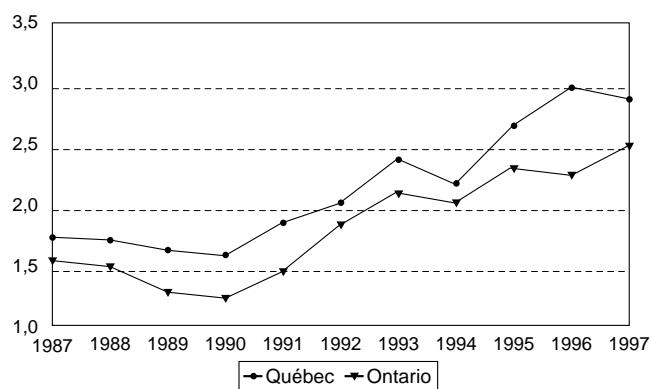
Il faut ajouter à ces considérations le complexe et litigieux dossier de l'écrémage, auquel les provinces autres que le Québec ont été relativement indifférentes jusqu'en 1991. Cette année-là, une entente nationale a responsabilisé chaque province pour l'accroissement de l'écrémage qu'elle faisait. Jusqu'alors, l'augmentation de l'écrémage dans les provinces produisant une forte proportion de lait de consommation imposait d'importantes coupures de quota au marché

du lait de transformation, majoritairement détenus par les producteurs québécois. Entre 1989 et 1993, les quotas de lait de transformation ont ainsi été rabattus d'environ 14 %. De telles coupures répétées peuvent freiner la volonté des producteurs à maximiser le lait par vache. Il est parfois plus facile de plafonner le rendement par vache à cause d'une coupure de quota, que de commencer à vider l'étable.

Depuis l'introduction de la mise en commun de tout le lait et du paiement selon les composants, ces phénomènes – les pressions du marché sur le pourcentage de gras et la distribution de coupures de quota – n'ont plus d'incidence. Ils ont cependant pu fortement influencer les décisions de régie et l'orientation des fermes durant les années 1970, 1980 et au début des années 1990. Cette influence ne fut pas la même dans chacune des provinces canadiennes.

Comparons maintenant le ratio prix du quota/prix du lait pour le Québec et l'Ontario (figure 12). La première chose qui saute aux yeux est que, depuis au moins

**Figure 12. Ratios prix du quota / prix du lait - Québec vs Ontario**



3. Il est intéressant de noter que les deux provinces ayant un marché surtout tourné vers le lait de transformation sont celles qui ont les plus bas rendements (le Québec et l'Île-du-Prince-Édouard).

Sources : Dairy Farmers of Ontario (DFO) et Fédération des producteurs de lait du Québec (FPLQ)

10 ans, cette donnée est plus haute ici que chez le voisin. Cela signifie que le producteur de lait québécois accepte de payer son quota plus cher, par rapport au prix de son lait, que son voisin ontarien. Selon une logique économique, cela devrait exercer une pression à la hausse sur la production de lait par vache, dans le but d'augmenter l'efficacité de la ferme et de diminuer les coûts de production par hectolitre.

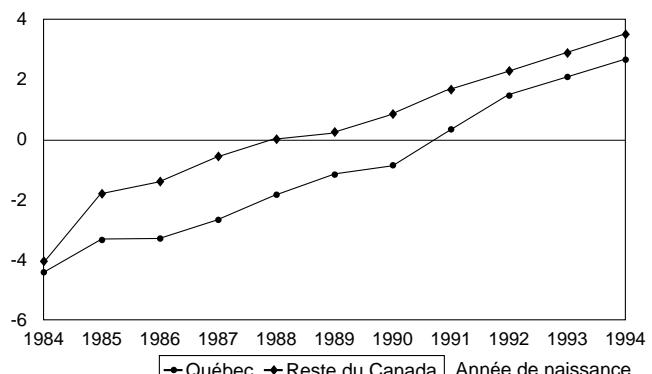
## VIVE LA CONFORMATION !

Un autre changement important advient au Canada en 1986 : des vaches sous contrôle laitier régulier deviennent admissibles aux évaluations génétiques. Les centres d'insémination mettent alors en place des mesures incitatives liées à la classification du troupeau et beaucoup d'éleveurs au contrôle laitier régulier utilisent pour la première fois les services de classification. On peut supposer que les choix de taureaux se font davantage qu'auparavant avec la conformation en tête et qu'on accorde donc indirectement moins d'importance aux caractères de production.

La figure 13 montre les progrès génétiques accomplis par le Québec et le reste du Canada au chapitre de la conformation durant cette période (1984-1994). On voit qu'entre 1985 et 1989, les deux courbes suivent des pentes semblables. À partir de 1990, on voit que le Québec grimpe plus vite que le reste du Canada, démontrant une préoccupation plus vive pour la conformation. L'effet serait sans doute plus visible encore si on traçait la courbe du Québec avec les vaches inscrites au contrôle laitier régulier seulement.

Des données rapportées par Jean Bigué (1997) appuient ce constat. Il mentionne qu'entre 1986 et 1990, le progrès génétique annuel pour la conformation est sensiblement le même au Québec que dans le reste du Canada. Entre 1991 et 1993, par contre, le progrès génétique annuel du Québec est de 1,00 alors qu'il n'est que de 0,73 dans le reste du Canada. Il s'agit d'une différence notable qui démontre que les éleveurs québécois donnaient alors plus d'importance à la conformation lors du choix d'un taureau que leurs

**Figure 13. Évolution de la tendance génétique pour la conformation - Vaches ayant des indices génétiques**



Source : Réseau laitier canadien

collègues des autres provinces. Ceci peut expliquer que la supériorité génétique québécoise en production perde du terrain, bien que le Québec ait encore une génétique qui se compare avantageusement à celle des autres provinces.

L'admission aux évaluations génétiques de vaches au contrôle laitier régulier a eu un autre impact, cette fois sur les données de production. En effet, si on suppose que la moyenne de production de ces vaches est en général inférieure à celle des vaches à l'officiel, on assiste à un effet de dilution de la production moyenne. Ce phénomène de dilution pour les données provenant des évaluations génétiques a eu plus d'impact au Québec que dans le reste du Canada, car une plus grande proportion des troupeaux québécois sont inscrits au régulier.

## UTILISATION DU CONTRÔLE LAITIER

Les troupeaux du Québec s'inscrivent autant au contrôle laitier que les autres provinces (tableau 4). Au Québec par contre, cet outil de gestion est utilisé

**Tableau 4. Pourcentage des troupeaux au contrôle laitier par région - 1997**

	Maritimes	Québec	Ont.	Prairies	C.-B.	Canada
Inscrits	60,6	64,3	59,3	52,1	57,4	62,1
Officiel	(42,2)	(17,0)	(36,5)	(23,3)	(50,5)	(27,8)
Régulier	(18,4)	(47,3)	(22,8)	(28,8)	(6,9)	(34,3)
Non-inscrits	39,4	35,7	40,7	47,9	42,6	37,9
Total	100	100	100	100	100	100

Source : Direction générale des services à l'industrie et aux marchés, Agriculture et Agroalimentaire Canada (DGSIM, AAC)

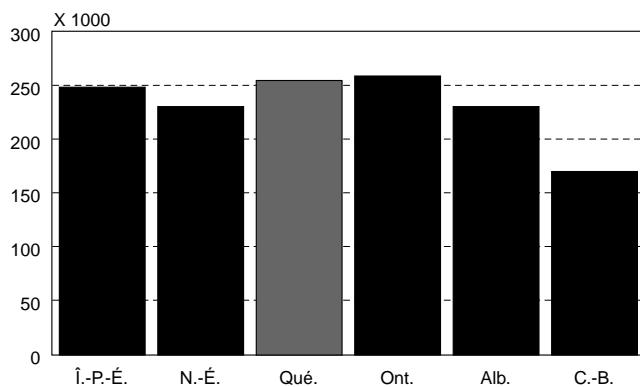
autrement que dans le reste du Canada. La Colombie-Britannique par exemple, avec ses grands troupeaux, voit d'un bon œil que ce soit quelqu'un d'autre que l'employé de la ferme ou l'exploitant qui prenne les pesées de lait.

On voit qu'au Québec, les troupeaux inscrits au contrôle laitier se retrouvent surtout au régulier. Dans les Prairies, la préférence est semblable en Alberta (autour de 44 % de troupeaux au régulier) malgré que cette province ait des rendements plus élevés que nous. Au Nouveau-Brunswick, en Ontario et, bien sûr, en Colombie-Britannique, les producteurs adoptent plutôt le contrôle officiel.

## UNE PETITE PARENTHÈSE SUR LA QUALITÉ

On entend souvent dire que ce qui compte, ce n'est pas la quantité, mais la qualité. Est-ce que l'industrie de la production laitière québécoise peut se consoler avec ça ? Voyons voir. La figure 14 compare les comptages de cellules somatiques moyens en 1997 pour certaines provinces. Ces valeurs sont à prendre avec un grain de sel, car il n'est pas certain que toutes les provinces calculent leurs moyennes de la même façon. On peut quand même conclure que ces chiffres ne nous apportent aucune consolation. Notre comptage de cellules somatiques n'est pas, à l'heure actuelle, parmi les plus bas. La Nouvelle-Écosse, l'Alberta et la Colombie-Britannique font meilleure figure que nous.

**Figure 14. Comptages de cellules somatiques - 1997**



Sources : Fédérations des producteurs de lait de chaque province

## UNE QUESTION DE VOULOIR OU UNE QUESTION DE POUVOIR ?

On constate donc que :

- 1- la moyenne de production de lait, de protéines et de gras par vache au Québec est inférieure à celle du reste du Canada ;
- 2- la génétique de nos troupeaux laitiers nous permet d'avoir des rendements comparables aux autres provinces ;
- 3- la structure des marchés et les systèmes de contingentement ont pu avoir des effets hétérogènes sur les décisions de gestion des producteurs canadiens ;
- 4- l'arrivée des vaches sous contrôle laitier régulier dans les évaluations génétiques a pu avoir un effet de dilution sur les données de production et pousser certains producteurs québécois à rechercher des améliorations génétiques de conformation, peut-être au détriment des améliorations à la production.

On peut aussi supposer, ne serait-ce qu'à cause de la taille de nos troupeaux, que notre régie est différente de celle des provinces hautes productrices comme l'Alberta et la Colombie-Britannique. À ce point-ci, des tas de questions demeurent sans réponse : les producteurs québécois ont-ils choisi de se limiter aux niveaux de production que nous connaissons ? Tentent-ils au contraire de suivre les autres provinces sans y arriver ? S'ils ont la volonté de le faire et qu'ils n'y réussissent pas, est-ce parce qu'ils n'ont pas les aptitudes nécessaires, les conseils leur manquent-ils, le confort des animaux et l'alimentation sont-ils inadéquats ? Si, par contre, ils ont consciemment choisi l'actuel niveau de production, s'agit-il d'un choix de mode de vie ? La ferme laitière québécoise est-elle arrivée à une taille critique qui fournit assez de travail et de revenu à une famille moyenne ? Est-ce que pour beaucoup de producteurs, une régie plus serrée ne se justifierait que pour un nombre de vaches plus élevé, ce qui voudrait dire un associé ou un employé, une étable neuve, un nouvel équipement de traite donc, des investissements énormes et un changement de mode de vie ? De solides données sur la régie des troupeaux dans les différentes provinces canadiennes seraient d'un grand secours pour répondre à certaines de ces interrogations. Leur collecte nécessiterait cependant un sondage panafricain exhaustif, ce qui n'est pas à la portée des auteurs.

---

## MISE EN GARDE

---

Un rendement de lait par vache élevé n'est pas en soi un gage de rentabilité. Quand l'étable est pleine, que le quota est cher et qu'on le remplit avec une régie qui, sans être optimale, convient à nos objectifs, doit-on chercher à rendre nos vaches plus productives ? Selon Levallois *et al.* (1997), parmi les fermes du Québec, « la tendance est que les entreprises ayant une production par vache plus élevée sont aussi celles qui sont les plus efficaces au niveau technico-économique ». Mais qu'est-ce qui arrive en premier, le rendement ou l'efficacité ? l'œuf ou la poule ?

---

## REMERCIEMENTS

---

Les auteurs tiennent à remercier Gerald Jansen et Janusz Jamrozik du Réseau laitier canadien pour leur précieuse collaboration lors de la production des tableaux de tendances génétiques et phénotypiques, de même que les regroupements provinciaux de producteurs de lait et les organismes de contrôle laitier pour leur précieuse collaboration.

---

## RÉFÉRENCES

---

**Agriculture et Agroalimentaire Canada. 1998.** Statistiques sur l'amélioration des bovins laitiers.

**Bigué, J. 1997.** Moyenne de production des troupeaux Holstein du Québec : il faut se retrousser les manches ! La revue Holstein Québec, 16 (3) : 8-10.

**Bigué, J. 1997.** Erratum concernant l'article : Moyenne de production des troupeaux Holstein du Québec : il faut se retrousser les manches ! La revue Holstein Québec, 16 (4) : 22.

**Levallois, R., Y. Allard, P. Carle, S. Gagnon, D. Pelletier, R. Roy et A. Thériault. 1997.** L'augmentation de la production par vache est-elle rentable ? Symposium sur les bovins laitiers, CPAQ.